

DIMANCHE
16 OCTOBRE 1831.

Ce Journal paraît les Jeudi et Dimanche de chaque semaine.
On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal, rue d'Amboise, barrière de fer ;
Au Bureau de la Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1^{er} étage ;
A la librairie de M. Babeuf, r. S. Dominique ;
Et à l'Imprimerie du Journal.



PREMIÈRE ANNÉE.

N° 36.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 1 franc 50 cent. pour un mois, et de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera pour les frais de poste 2 centimes par N° pour le département et 4 centimes hors du département.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.



La Glaneuse,

JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

LE BATARD.

Oh ! si l'on ne devait compte de ses actions qu'aux hommes, cette vie serait une dérision !

Eh ! tenez : cet enfant, ce pauvre enfant a été abandonné en naissant ; celui qui l'a jeté au monde ne s'est pas même occupé de lui ; il n'a pris nul souci de protéger cette existence fragile, pauvre être ! il t'a laissé seul, faible et souffrant, te débattre contre la destinée. Eh bien ! cet homme là est riche, il est estimé, il occupe un rang dans le monde, on le dit probe, vertueux ; ce monde ne lui a jamais demandé compte de ses devoirs de père,

Cet homme, il a abusé une jeune fille vertueuse et pure, l'espoir d'une famille ; pauvre jeune fille ! elle s'est donnée à lui, car elle aimait sans défiance, elle aimait avec toute l'ivresse d'un premier amour, avec toute l'exaltation d'une âme simple et naïve, elle aimait d'un amour sans bornes, sans limites ; elle lui sacrifia tout... tout ce qu'elle avait de plus cher au monde !... Lui avait une âme de boue ; il ne comprit pas tout ce qu'il y a de généreux dans ce dévouement de femme, dans ce sacrifice qu'elle fait de tout son avenir, de toute son existence ; elle devint mère, et il l'abandonna, le lâche !

Elle est morte aujourd'hui, morte de douleur sans doute ; le malheureux enfant est resté seul au monde, seul, chargé du poids de cette vie qu'il n'avait pas demandée, et qu'il fallait subir... seul il a dévoré sa mère, ses larmes, son désespoir !

Et quelquefois on lui a montré son père, lui s'est détourné avec horreur, avec dégoût, car il le méprise, il le hait de toute la puissance de son âme.

Et il se demanda quels pouvaient être ses devoirs envers ce monde, où tous ses droits à lui avaient été méconnus ; ce monde qui attachait la honte sur son front, et entourait de son estime l'homme qui foulait aux pieds les plus saintes lois de la nature !

Il se demanda ce que c'était que la vertu ? ce que

c'était que l'honneur ? et ces mots lui semblèrent un contre-sens, une absurdité, une dérision amère, une ironie affreuse !...

Et sa tête s'exalta : il ne vit plus d'autre Dieu que le hasard, d'autre morale que l'égoïsme, d'autre règle que ses passions ; il s'étudia à devenir méchant ; la vie ne fut plus à ses yeux qu'une lutte perpétuelle, où chaque homme est obligé, pour sa propre conservation, de se battre corps à corps et à outrance contre tout ce qui l'entoure. La bienveillance, la bonté, l'amitié, l'amour, tous les sentimens affectueux, tout ce qui unit les hommes ne lui parut qu'un assemblage de mots à effet, qu'une vaine rhétorique, qu'un piège !....

Et il se livra à tous les désordres.

Il y a trois jours, il était assis sur les bancs de la cour d'assises.

Accusé d'assassinat !!!

Le défenseur a parlé. Le président, suivant l'usage, demande à l'accusé s'il n'a rien à ajouter à sa défense : c'est un vieillard à cheveux blancs ; son extérieur commande l'estime et le respect : une longue habitude l'a rendu tellement impassible, tellement maître de ses émotions, qu'il prononce une sentence de mort du même ton dont il dit à un ami comment vous portez-vous ?

L'accusé se lève.

« Vieillard, qui juges les autres, c'est moi qui t'accuse ! père dénaturé. Mon crime c'est le tien : qu'il retombe sur toi ! que mon sang rejaille sur tes cheveux blancs ! Malédiction sur toi ! malédiction !!!... »

En ce moment le président agita fortement sa sonnette. La voix se perdit au milieu du criaillement des huissiers ; tout le monde attribua ce langage à l'effervescence d'une imagination en délire : le président fit placer deux gendarmes aux côtés du jeune homme, demanda et obtint silence, puis il résuma les débats avec un calme admirable, pendant que le malheureux bondissait sur son banc, étouffant des cris de rage et lui lançant des regards horribles !...



Les jurés dirent le oui fatal : l'arrêt de mort fut prononcé.

Le lendemain une charrette, escortée de gendarmes, se rendait au lieu du supplice; sur la charrette, était un prêtre et un jeune homme pâle que le prêtre soutenait dans ses bras : il lui parlait du Dieu qui pardonne, il l'entretenait d'une autre vie où seront réparées toutes les injustices de celle-ci.

— Oh ! oui, mon père, je veux aller au ciel : j'aime ce Dieu dont vous me parlez; long-temps j'ai soupiré, sans le savoir, après un monde meilleur; j'avais besoin de trouver quelque chose que je pusse aimer; mon père, je vous aime; ah ! vous êtes le seul à qui j'aie pu donner ce nom; l'autre n'a été que mon bourreau !..... il me tarde de quitter ce monde où personne ne m'a compris; j'aime le ciel, mon père ! —

Vous vous repentez ? — Oui. — Vous pardonnez à tous vos ennemis. — Oui à tous..... excepté lui pourtant : oh ! excepté lui !!!....

Le prêtre conjura : il y avait des larmes dans ses yeux, dans sa voix ; le jeune homme était inflexible.

L'exécuteur s'impatientait....

Jamais, jamais !... dit le moribond, et sa bouche proféra d'horribles malédictions.

Et le couteau tomba.

Et le père ?..... ah ! le père ? je l'ai rencontré encore hier soir : il se porte bien.

L'Oreiller d'un Enfant.

Cher petit oreiller ! doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc, et fait pour moi !
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller ! que je dors bien sur toi !

Beaucoup, beaucoup d'enfants pauvres et nus, sans mère,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir ;
Ils ont toujours sommeil, ô destinée amère !
Maman ! douce maman ! cela me fait gémir.

Et quand j'ai prié Dieu pour tous ces petits anges,
Qui n'ont pas d'oreiller, moi, j'embrasse le mien ;
Et seule, en mon doux nid qu'à tes pieds tu m'arranges,
Je te bénis, ma mère, et je touche le tien.

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première
De l'aube. Au rideau bleu c'est si gai de la voir !
Je vais dire tout bas ma plus tendre prière :
Donne encore un baiser, douce maman, bonsoir.

PRIÈRE.

Dieu des enfans, le cœur d'une petite fille,
Plein de prière, écoute ! est ici sous mes mains.
Hélas ! on m'a parlé d'orphelins sans famille,
Dans l'avenir, mon Dieu, ne fais plus d'orphelins.

Laisse descendre au soir un ange qui pardonne,
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir.
Mets sous l'enfant perdu, que sa mère abandonne,
Un petit oreiller qui le fera dormir.

Al. VALMORE.

EXISTENCE D'ÉTUDIANT.

ESQUISSE D'INTÉRIEUR.

Etre étudiant ! quelle heureuse vie ! loger rue Saint-Jacques, à un quatrième étage, dans un humble réduit, à quinze francs par mois ; dîner à dix-huit sous chez Rousseau ou chez Flicoteaux, danser à la Chaumière et faire une passion dans un *balancel* ou une *queue de chat* ; avoir des dettes et des maîtresses, des duels et des indigestions ; briller vingt-quatre heures et se gêner quinze jours ; ne pas manger de la journée pour pouvoir aller le soir à l'Opéra ; être à Paris depuis six mois et ne pas connaître encore la figure de ses professeurs ; écrire à sa famille ses progrès et son amour pour la science ; demander de l'argent pour des livres indispensables et en acheter un cachemire de Lyon à une actrice des *Funambules* ; s'oublier enfin pendant deux trimestres entre la *poule* et la *griset*, les bals et les pièces nouvelles, compenser le temps perdu par trois mois d'études et de veilles, et passer son examen avec un *bien satisfait*. Voilà en général les étudiants passés, présents et futurs.

Je sais ce qu'il en est, car moi aussi je suis étudiant, et mon père me l'avait déjà bien dit. Parfois le souvenir de son jeune temps le faisait sourire, il causait alors, et longuement. Il racontait ses folies de vingt ans, il oubliait ses rides, ses cheveux blanchis par la sagesse et jusqu'à son rhumatisme qui le retenait captif au coin du feu, il redevenait le jeune homme de 1790. Son imagination évoquait un passé plein de charmes ; il se rappelait une jeune et jolie lingère de la rue des Prêtres, et il était heureux. Elle doit être bien changée la jeune fille d'alors. Ces mains blanches et lisses se sont jaunies et ridées ; ces yeux si vifs et si égrillards sont sans doute sous des lunettes à présent. Ce nez si bien fait, il est aujourd'hui déformé par le tabac. Ces dents si belles autrefois sont peut-être toutes tombées. C'était une bonne fille, agaçante et rieuse.... Qui sait ! peut-être elle est devenue dévote ! Ah ! la triste chose que la vieillesse ! comme elle décrépît l'âme !....

Voilà ce que me disait mon père.... Et parfois je me prends à frémir en songeant qu'un jour je serai, comme lui, réduit aux jouissances du souvenir.

Eh quoi ! Jenny, ma gentille maîtresse, tu changeras aussi.... Toi si légère quand tu montes mes cinq étages pour m'apporter ton délicieux baiser, avec les années tu ralentiras ta marche, ta taille svelte se courbera. Toi qui aujourd'hui animes mon gîte de tant de folâtres pensées, de tant de joyeusetés, tu l'attristeras alors de tes ruines, du bruit retentissant d'un catarrhe, ou de tes plaintes sur les jeunes filles. Enfant, tu ne crois pas à ces métamorphoses, toi ; tes lèvres auront toujours des baisers, ton cœur toujours de l'amour. Oui, jette tous ces vains atours, laisse-les épars sur le plancher... Bien-te voilà sur mes genoux, tes bras autour de mon cou. que tu es belle ainsi.... tiens, regarde, penche-toi vers ce miroir, il répète tout ce que ma bouche te dit. Eh bien ! un jour tu briseras ton miroir, comme un roi chasse un courtisan qui lui dit une décevante vérité. En attendant, ris, Jenny, ris, danse et fredonne, vis comme l'oiseau du ciel, insoucieuse du passé et de l'avenir ; use